

Pendant une heure ils ramèrent dans un morne silence, avides d'échapper à ces effrayantes visions : le tonnerre continuait de prodiguer ses formidables éclats qui faisaient trembler le ciel, la terre et l'eau : les yeux de Rattlesnake ne pouvaient se détacher du courant de la rivière.

—Ah ! c'est elle encore ! s'écria-t-il.

Mais, avant qu'il eût fini de parler, l'obscurité avait étouffé les feux de l'air.

Soudain une ceinture d'éclairs enveloppa l'horizon... Tous alors purent apercevoir la belle Face Pâle, debout au milieu d'un étroit canot qui semblait remonter seul le courant du fleuve. Son visage, son col, ses bras, sa robe, tout était d'une blancheur éclatante, à l'exception de sa noire chevelure qui serpentait au vent.

Cette vision dura quelques secondes, puis régna de nouveau l'obscurité profonde.

Bientôt, à travers les nuages, s'annonça le lever du jour ; l'orage s'apaisa ; il fallut songer au débarquement, et renvoyer les canots que devaient ramener des hommes venus exprès. On prit terre sur un banc de sable très-bas qui aboutissait à une forêt de pins. Après avoir marché dans le fourré l'espace de quelques milles, ils s'arrêtèrent pour faire halte dans une petite vallée où jaillissait une source. Il faisait alors grand jour ; on se mit à manger : pour se réchauffer, les Natchez ne pouvant allumer les broussailles mouillées et dont la fumée les aurait trahis se contentèrent de boire quelque gouttes d'eau-de-feu. Après ca frugal repas on plaça des sentinelles, et la petite troupe chercha à réparer ses forces par un sommeil de quelques heures.

Rattlesnake ne voulut point se reposer : alléguant l'intention d'examiner les environs dans la crainte de quelque surprise, il s'enfonça dans les broussailles. Mais, à peine fut-il hors de vue, qu'au lieu de rôder autour de la vallée, il retourna vers la rivière. Un secret pressentiment l'y attirait ; il commença à sonder minutieusement la rive, pas à pas, avec la sagacité merveilleuse et la patience obstinée de l'Indien. L'insuccès de ses premières recherches lui arracha d'abord une exclamation d'impatience ; il recommença avec plus d'ardeur, ne laissant pas une motte de terre, pas une touffe d'herbe sans la fouiller de son œil perçant.

—Ah ! fit-il au bout de quelques instants, avec un soupir de satisfaction, en s'arrêtant sur un monticule proche du rivage... Quand il releva la tête, un sourire de triomphe illuminait son visage : il venait de faire une découverte ! Sur le sol humide se trouvait, à demi effacée, la trace invisible de l'abordage d'un canot ; tout près étaient des empreintes de pas tournées vers la forêt ; ces empreintes étaient faites par des chaussures françaises.

Si réellement il avait vu Yeux-Riants sur le fleuve, la nuit précédente, si ces traces étaient les siennes, la pauvre fille était perdue ! Moins subtile et moins prompt est la panthère à suivre une piste que ne l'est un chasseur indien sur les pas de sa proie. Les empreintes étaient faciles à suivre ; on avait marché sans méfiance et d'un pas fatigué : parfois la piste s'interrompait sur le gazon ; mais, quelques enjambées plus loin, la terre humide reproduisait de nouvelles empreintes.

Arrivé à un certain endroit, Rattlesnake ne put démêler la piste qui paraissait avoir tourné plusieurs fois sur elle-même pour revenir à la rivière.

A ce moment un frémissement se fit entendre dans les broussailles... Rattlesnake s'élança comme une flèche : au moment de saisir sa proie ses bras retombèrent... Petit-Oiseau se montrait en poussant un éclat de rire moqueur.

—Vous vous donnez bien de la peine, ici, pour vous empêcher de moi, lui dit-elle, alors qu'il aurait été si facile de me prendre dans mon wigwam.

Les regards de Rattlesnake fouillèrent à la hâte tous les environs ; Tree-la-lu était absolument seule. D'ailleurs il n'y avait qu'une trace de pas. Son désappointement fut furieux.

—Qu'êtes-vous venue faire ici, folle ? demanda-t-il dédaigneusement.

Les yeux de Petit-Oiseau lancèrent des flammes. Elle avait jusqu'alors aimé Rattlesnake humblement, timidement, comme toutes les femmes de sa race osaient aimer : elle avait supporté bien des froideurs, bien des rebuffades : mais à ce moment la mesure était comble, sa patience à bout ; l'amour s'évanouit, une haine vengeresse resta seule dans son cœur.

Néanmoins elle sut modérer ses lèvres tremblantes, contenir les battements de son cœur, et, baissant les yeux d'un air lamentable, elle murmura de sa plus douce voix :

—Je ne le sais que trop, pour mon malheur, Tree-la-lu est folle... mais son cœur lui ordonne de suivre le chef au combat, afin, s'il est blessé, d'avoir le bonheur de lui donner des soins.

—Bah ! vous êtes idiot ! vous voulez marcher sur le sentier de guerre avec les hommes ? Nous ne voulons pas de femmes ici pour nous abrutir. Allez-vous en.

—Tree-la-lu n'importunera plus les braves guerriers ; elle les suivra de loin, modestement ; de manière seulement à voir parfois son seigneur de ses propres yeux, savoir s'il va bien, et si une flèche vient le frapper, la recevoir, elle aussi, et mourir sur ce corps chéri.

—Vous êtes aussi stupide qu'une chouette, grommela le chef avec un peu moins de dureté, car il n'avait pu rester insensible à ces touchantes expressions d'un amour aussi dévoué ; mais que signifient ces traces de chaussures françaises ? ajouta-t-il en étendant un doigt vers la terre.

Petit-Oiseau sourit et montra son pied chaussé de souliers qu'avaient fournis les dépouilles de quelque pauvre victime du massacre.

—Vous avez rêvé que vous voyiez sur ces eaux Yeux-Riants, la nuit dernière, poursuivit-elle en lui adressant un tendre regard ; je savais votre pensée... je savais que vous reviendriez à la rivière... Voilà pourquoi j'ai pris ces chaussures françaises, ce vêtement blanc ; c'est Tree-la-lu que vous avez vue dans le canot à la lueur des éclairs... Yeux-Riants est au dessus de nous dans la terre des Esprits : pourquoi l'attendre, celle qui ne reviendra pas ?... N'auriez-vous donc aucun bonheur avec une fille de votre race ?...

Sa voix était frémissante, ses yeux humides... l'amour venait de jeter son cri suprême...

—Je suis sûr d'avoir vu la jeune Française ! dit sombrement Rattlesnake.

—Je vous répète que c'était Tree-la-lu. Si vous avez vu quelque autre apparition, c'était l'âme de la Face-Pâle qui guidait mon canot à travers l'orage. Elle sait peut-être que je vous aime.

—Je retourne auprès de mes guerriers, dit brusquement Rattlesnake ; allez-vous en. Je tuerai le chef blanc et ne serai point blessé. Je ne veux pas de femme autour de nous.

Il se mit aussitôt en marche pour le lieu du campement, vexé au-delà de toute expression de cette aventure, et évitant de retourner la tête pour savoir si Petit-Oiseau le suivait. Arrivé dans la vallée, il se coucha pour reposer pendant une heure, mais il ne put dormir.

Dans la soirée, la petite troupe leva le camp et se remit en marche à travers les sapins. Durant la route, il semblait à Rattlesnake entendre dans l'harmonie solennelle de la forêt la voix douce et lointaine de l'Esprit-Blanc ; et plus d'une fois, pendant la nuit, aux clartés de la lune, il crut voir onduler sous les voutes verdoyantes la robe d'argent de l'invincible fiancée.

Divers indices relevés par ces sens exercés de chasseur lui apprirent que Tree-la-lu suivait furtivement la troupe, sans se laisser voir.

Au lever de l'aurore, les Natchez étaient hors de la forêt, et débouchaient dans une prairie immense qui déroulait aux yeux des magnificences infinies. Des troupeaux innombrables de bisons erraient parmi les herbes, avec une tranquillité indiquant clairement qu'ils n'étaient pas troublés par le voisinage des peuplades indiennes. Un sang généreux bouillonna